

## Carole Laure contre Godzilla

Marcel Jean

---

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Jean, M. (2020). Carole Laure contre Godzilla. *24 images*, (195), 66–69.

# Carole Laure contre Godzilla

par MARCEL JEAN, directeur général de la Cinémathèque québécoise



**Le Théâtre Saguenay était  
un cinéma sans qualité.  
Rien, ni l'architecture ni la  
décoration ne le distinguait  
de n'importe quel autre  
cinéma de province.**



IXE-13 de Jacques Godbout (1971) →

Il était situé à un jet de pierre de la Rivière-à-Mars, qui traçait la frontière entre Bagotville et Port-Alfred. La devanture n'était même pas surplombée d'une marquise digne de ce nom. On y accédait en montant quelques marches de béton, on passait la porte, on achetait un billet au guichet puis on descendait directement dans la salle. Le comptoir à friandises était situé derrière, séparé des fauteuils et de l'écran par un muret.

Les samedis matin, à la fin de la décennie 1960, on y présentait des films du club Faroun. Du cinéma de qualité, provenant d'Europe de l'Est, destiné aux enfants. J'en garde quelques vagues mais bons souvenirs... Par contre, ma mémoire est encore vive des projections du samedi après-midi, celles destinées aux enfants un peu plus vieux ainsi qu'aux adolescents. Ces projections constituaient un monde en soi : il y avait du chahut, des blagues criées à tue-tête, des bagarres, des expulsions...

Avant que les adolescents aient le loisir de se réfugier dans les arcades ou les centres commerciaux, le cinéma était le lieu pour rencontrer les filles (en théorie, parce qu'en pratique ça ne marchait jamais), pour passer le temps, pour se défouler et pour régler ses comptes. C'était, par exemple, un espace au sein duquel il était possible de procéder à des ajustements dans l'organisation sociale imposée par l'école. Il y faisait noir et nous y étions à l'abri du regard des professeurs. Si vous aviez un bon sens de la répartie, c'était le lieu idéal pour gagner en popularité. Les autres jeunes allaient s'installer sur les sièges entourant le vôtre juste pour vous entendre répliquer aux acteurs. Dans chacune des deux allées circulait un placier qui vous avertissait si vous dépassiez vraiment les bornes... C'était en ce sens assez proche d'une patinoire de hockey, avec un arbitre qui faisait plus ou moins respecter les règles du jeu.

Le droit d'entrée était fixé à 25 cents. On arrivait toujours à convaincre le père d'un des garçons de la bande de nous y conduire (nos parents se réjouissaient de la perspective d'un après-midi sans nous), mais il n'y avait jamais de volontaire pour nous ramener à la fin de la séance (les parents n'étaient pas pressés de nous voir revenir). Le retour signifiait donc marcher deux kilomètres sur la voie ferrée en mimant les scènes d'action ou en répétant les répliques les plus drôles.

Le gérant programmat essentiellement des séries Z. Les films mettant en vedette El Santo nous excitaient tout particulièrement : *Santo contre le trésor de Dracula*, *Santo et la vengeance des femmes vampires*, *Santo contre la fille de Frankenstein*... Nous étions aussi plutôt fans de Maciste. Je me rappelle de *Maciste contre les hommes de pierre* et de *Maciste dans les mines du roi Salomon*... Tout cela était ahurissant ! D'un côté, un lutteur mexicain masqué, justicier affrontant une panoplie de méchants improbables (la fille de Frankenstein, quelle bitch celle-là !), de l'autre, un Italien beaucoup trop musclé aux prises avec la méchante reine de Samar et des abrutis de « luniens »... Je me souviens aussi d'un nanar italien dont le titre français était *Les Vikings attaquent* et dans lequel minaudait Geneviève Grad, l'actrice qui jouait la fille de Louis de Funès dans *Le gendarme de St-Tropez*. Faute de mieux, nous aimions bien les actrices minaudantes...

De temps à autre, sans qu'on ait jamais compris ce que le gérant de la salle avait en tête, celui-ci programmat un film de Joselito. Et c'est à ce moment que nos mères entraient en scène : « Pour une fois qu'ils passent un beau film, tu vas y aller ! » Nous détestions Joselito, cet idiot d'orphelin à la voix d'or ! Il n'aurait pas survécu deux mois à notre école... et nous n'avions pas les moyens d'aujourd'hui : c'était tout de même un demi-siècle avant la cyberintimidation. Haïr Joselito m'a longtemps fait sentir coupable, jusqu'à ce que je sois assez

grand pour comprendre que c'était un symbole de la culture franquiste et que pendant toutes ces années, nous avons eu raison de rêver de le voir passer sous un train.

Avant la projection du film, il y avait toujours une ou deux bandes-annonces. En général des trucs comme *L'inspecteur Harry* avec Clint Eastwood ou *Cent dollars pour un shérif* avec John Wayne. Nous avons le goût de voir ces films, mais aller au cinéma le soir n'était pas vraiment envisageable, sauf de manière très exceptionnelle. Toutefois, quelque part en 1972, voilà que sur l'écran apparaît la bande-annonce d'*IXE-13*, de Jacques Godbout. Trop jeunes, nous ne connaissions alors rien de « l'as des espions canadiens ». Toutefois, vers la fin de la bande-annonce, un détail attira immédiatement notre attention et suscita un torrent de réactions dans la salle. C'était un plan très court, qui durait à peine plus d'une seconde, mais on sentait clairement que l'actrice y retirait son soutien-gorge. Elle était souriante, faisait face à la caméra et semblait sans gêne aucune. Il n'en fallait pas plus pour nous décider à prendre les moyens pour voir ce film.

Notre bouillant désir était cependant tempéré par un motif d'inquiétude : le film allait-il être interdit aux moins de 14 ans. Pendant une semaine, cette question fut un sujet de conversation majeur, jusqu'à ce que le verdict tombe enfin, avec la publication de l'horaire dans le journal du vendredi : Pour tous.

Nous allions donc pouvoir supplier nos mères de nous permettre d'aller au cinéma le samedi soir. Carole Laure n'ayant pas encore la réputation sulfureuse qu'allaient par la suite lui valoir ses prestations dans *La mort d'un bûcheron* et dans *La tête de Normande St-Onge*, la bataille ne fut pas si difficile à gagner. C'est donc ainsi que la perspective d'entrevoir la poitrine de Carole Laure m'éloigna de Godzilla pour m'ouvrir grande la porte du cinéma québécois.